

## UNE AUTRE VOIX DE L'EUROPE... UNE AUTRE EUROPE ?

« Je suis la voix d'une autre Europe, incluant de nombreuses villes et pays de l'Est de l'Allemagne. (...) En raison des divisions du passé, il y a quelque chose de commun entre nous tous. C'est la mémoire du Sud, de la civilisation méditerranéenne qui a été toujours présente dans notre religion, notre philosophie, nos monuments, dans le langage, la peinture et l'architecture. J'ai moi-même grandi dans une ville où le baroque prédominait dans les églises catholiques romaines du Nord, et j'ai appris à l'école à réciter Horace et Ovide. C'est pourquoi j'ai senti que j'avais le droit de penser que l'Europe était ma patrie. »

<http://www.espritsnomades.com/sitelitterature/milosz-czeslaw/milosz-czeslaw.html>



Né en 1911 en Lituanie, alors située dans l'Empire russe, de parents de la noblesse de Pologne, (il est le cousin du poète Oscar Venceslas de Lubicz-Milosz) il étudie le droit à l'université de Wilno, alors polonaise mais se tourne très tôt vers la philosophie et la poésie. En 1939, après la défaite polonaise, il retourne à Vilnius en Lituanie. Mais à la suite de l'invasion du pays par l'Armée Rouge en 1940, il fuit à Varsovie et rejoint la résistance polonaise. Le mémorial de Yad Vashem en Israël lui attribue la qualité de Juste parmi les nations.

Après la guerre, Miłosz travaille dans le service diplomatique de la République populaire de Pologne jusqu'en 1950, voyageant à New York et Washington mais, en 1951, il rompt ses liens avec le régime de Varsovie et demande l'asile politique à la France, où il vit dix ans. En 1953, il reçoit le prix littéraire européen. Il s'installe aux Etats-Unis où il occupe la chaire de langues et littératures slaves à l'université de Californie à Berkeley, et obtient la nationalité américaine en 1970. Prix Nobel de littérature en 1980, sa poésie est alors publiée en Pologne. À partir de 1995, Miłosz y passe quelques mois par an puis s'y installe définitivement, et il y mourra.

### **Czeslaw Milosz – Une autre Europe, NRF – Gallimard – (1964 pour la traduction française)**

Nul n'affronte volontiers une telle expérience (voir le fond des enfers de notre siècle). De plus, le temps qui se condensait, qui se précipitait, différent du temps normal se vengeait aussi des camps de concentration, des fusillades ou des infarctus. Mais il nous contraignait à un intérêt individuel et détruisait les barrières séparant l'individuel et le collectif, le style de l'institution, l'esthétique de la politique. L'élixir, c'est la certitude que notre connaissance humaine n'a pas de limite, et aussi que nous ne devons pas nous gonfler de notre importance car chacune de nos réalisations glisse vers le passé, de sorte que nous sommes toujours les élèves d'une classe préparatoire.

Je soupçonne qu'en ces pays où l'individu va de l'enfance à la vieillesse sur un fond collectif presque immobile, où ses habitudes ne sont pas troublées par les bouleversements successifs de l'ordre social, il tombe aisément dans la mélancolie des choses fixes et opaques. Les hommes de vingt ans répètent alors avec une moue d'ennui le trompeur aphorisme : « Rien de nouveau sous le soleil ».

A travers les désastres et les catastrophes, l'humanité recherche l'élixir de jeunesse, celui de la voie philosophique, celui d'une ardeur qui soutient la foi en l'utilité générale de notre effort individuel même si celui-ci, en apparence ne change rien aux mécanismes du monde. Il n'est pas exclu que nous, hommes d'Europe orientale, soyons à l'avant-garde sur cette voie. Mais c'est seulement au prix d'une expérience si aiguë que les vieilles vérités apparaissent dans une lumière nouvelle. Quand l'amour-propre nous pousse à nous élever au-dessus des simples principes moraux observés par les pauvres en esprit, au lieu de les choisir comme boussole dans la fluidité universelle, cela détruit la seule chose qui puisse racheter nos erreurs et nos folies.



**Isaac Levitan, 1860-1900**

**À TADEUSZ ROZEWICZ, POÈTE** *Traduction Vladimir Krysin*

*Tadeusz Różewicz appartient à la première génération née et éduquée après que la Pologne a retrouvé son indépendance en 1918. Avec son frère, (exécuté par la Gestapo), il a été membre de la résistance polonaise au sein de l'AK. Le problème poétique de l'"exprimité" a été la plus grande préoccupation des poètes polonais de cette époque. Le recueil Niepokój (Inquiétude), et spécialement le poème Ocalony (Le Rescapé), présente un homme totalement ruiné par la catastrophe inexprimable de la guerre mondiale. Les poèmes des débuts de Różewicz ont impressionné le monde poétique polonais avec Leopold Staff, Julian Przytycki et Czesław Miłosz. Le problème central pour Różewicz était la création poétique après Auschwitz.*

Tous les instruments s'accordent dans la joie  
Lorsque le poète entre au jardin de la terre.  
Quatre cents fleuves azurés ont travaillé

À sa naissance et le ver à soie  
A tissé pour lui ses nids scintillants ;  
L'aile corsaire de la mouche et la tête du papillon  
Se sont formées en pensant à lui  
Et le bâtiment étage du lupin  
A éclairé pour lui l'ombre nocturne à la lisière du champ.  
Alors, tous les instruments se réjouissent  
Enfermés dans les coffrets et dans les jarres de verdure  
Jusqu'à ce qu'il les touche et qu'ils résonnent.

Gloire à la région du monde qui fait naître le poète !  
La grande nouvelle court sur les eaux près du rivage  
Sur la dalle embrumée de la mer, là où nagent les mouettes endormies.

(...)

Sa demeure est dans l'aiguille du pin, dans le cri de la biche  
Dans l'explosion des étoiles et dans la main de l'homme  
L'horloge ne mesure pas son chant. L'écho,  
Comme l'antiquité de la mer dans une conque,  
Ne se tait jamais. Le poète dure. Formidable  
Est son chuchotement qui soutient les hommes.  
Heureuse est la nation qui a le poète  
Car dans l'adversité elle ne marche pas silencieuse.

Seuls les rhéteurs n'aiment pas le poète.  
Assis sur des chaises de verre ils déploient  
De longs rouleaux et riment noblement ;  
Mais autour d'eux retentit le rire du poète.  
Et sa vie n'a pas de terme.

Ils sont irrités. Ils savent que leurs chaises voleront en éclats  
Là où ils étaient assis ne poussera  
Nul brin d'herbe. Cercle de soufre brûlé,  
Rousse poussière stérile. Une fourmi le contournera.

« J'ai travaillé assidûment, avec l'obstination qui est  
une vertu proverbiale des Lituanais, à rendre ma  
région natale présente dans tous mes écrits. »

*Et c'est le monde entier qui peut aussi y entrer.*



**« Il est bon de naître dans un petit pays où la terre est humaine parce qu'elle est à la mesure de l'homme, où des langues et des religions différentes ont coexisté au cours des siècles. Je pense à la Lituanie, terre de mythes et de poésie. » Milosz**

## **EGLE, LA REINE DES SERPENTS, CONTE LITHUANIEN**

*Un conte lithuanien est le titre du beau livre de Madame Ada Martinkus, publié par l'Institut d'Ethnologie en 1989. Il est l'étude d'un « conte », particulièrement répandu en Lituanie, principalement orientale. En dehors de la Lituanie, il n'est attesté que dans les régions les plus proches, limitrophes, de Lettonie, de Russie, de Biélorussie, de Pologne. Distribution étonnante : presque uniquement lithuanien, il n'est pas qualifiable de balte, puisque les Lettons l'ignorent en dehors de la zone frontière avec la Lituanie, et a fortiori pas de balto-slave, puisque les seuls Slaves qui le connaissent l'ont manifestement emprunté à leurs voisins lithuaniens.*



*Il est connu en quelque soixante variantes, qui « diffèrent aussi bien par leur forme que par leur contenu ». Mme Martinkus a choisi pour commencer son travail une forme de référence, une version particulièrement complète recueillie en 1905. Au-delà de l'interprétation ethnologique, c'est-à-dire en rapport avec la culture rurale traditionnelle de Lituanie, à laquelle est consacré le livre de Mme Martinkus, le problème est celui de*

*la singularité, de l'isolement, de ce « conte », qui, d'ailleurs, en fait, malgré la présence d'éléments « folkloriques », tels le mariage obligé, ou les épreuves impossibles, est un véritable mythe, par l'aspect étiologique, par sa trame dramatique, et par son rôle dans la tradition lithuanienne (cf. ci-dessous). Non balte, non balto-slave, ce mythe d'Eglé, épouse du roi des serpents, n'est pas non plus indo-européen.*

Autrefois, dans les temps très anciens, il y avait un vieux et une vieille. Ils avaient douze fils et trois filles, dont la plus jeune s'appelait Eglé.

Un soir d'été, les trois sœurs vont se baigner dans le lac. Elles s'éclaboussent, se lavent ; elles remontent sur la berge pour se rhabiller. La plus jeune voit un serpent qui s'est lové dans la manche de sa chemise. L'aînée se saisit d'un piquet et s'apprête à chasser le Serpent (en lithuanien, Žaltys). Alors le Serpent se tourne vers la cadette et lui dit d'une voix humaine :

« Donne-moi ta parole, Eglé, que tu m'épouseras et je m'en irai de mon plein gré ».

Eglé pleure : comment peut-elle épouser un serpent ! Alors elle lui dit, fâchée :

« Rends-moi ma chemise et va-t-en comme tu es venu, d'où tu es venu ».

Et le Serpent, toujours : « Donne-moi ta parole ; si tu m'épouses, je m'en irai ».

Que faire d'autre ? Il lui faut donner sa parole. Eglé promet de l'épouser.

Trois jours plus tard, les parents voient une noce de serpents arriver en rampant dans leur cour. Tous prennent peur, ne savent que faire. Pendant ce temps, les serpents grouillent dans la cour : ils s'enchevêtrent, s'enroulent, se tortillent. Mais que faire avec une telle multitude grouillante ? Ils doivent bon gré mal gré laisser partir leur fille. Les serpents, ayant obtenu la jeune fille, quittent bruyamment la cour. La maisonnée pleure, se lamente, mais rien à faire.

Pendant ce temps, Eglé avec toute sa suite se dirige vers le bord de la mer ; là, elle trouve un beau jeune homme qui l'attend. Il lui dit être ce même serpent qui s'était glissé dans la manche de sa chemise. Aussitôt tout le monde passe sur une île proche et, là, descend sous la terre, sous la mer, où se trouve le palais merveilleusement décoré du Serpent. Là ils célèbrent le mariage...

Dans le palais du Serpent rien ne manque, point de travail, et liberté on ne peut plus grande : musarder et s'amuser. Et Eglé s'est calmée, est devenue plus gaie, et finalement elle a complètement oublié son pays.

Neuf années passent ; Eglé a déjà trois fils - Chêne, Frêne et Bouleau - et une fille, Tremble, qui est la cadette. Une fois, son fils aîné... demande tout à coup à Eglé : « Maman, où sont tes parents ? Allons les voir un jour ».

C'est ainsi qu'elle se souvient de ses parents, de ses frères, de ses sœurs et de tous ceux de son lignage. Elle s'inquiète maintenant de savoir ce qu'ils deviennent, et demande au Serpent de pouvoir aller les voir. Il n'est pas d'accord.

Bon, dit-il, je te laisserai leur rendre visite, mais file d'abord cette quenouille de soie ».

Et il lui montre un rouet. L'épouse du Serpent prend le rouet, file nuit et jour... mais la quenouille de soie ne diminue pas. Elle voit que c'est une tromperie, la quenouillée est évidemment ensorcelée : qu'on file on non, on n'en viendra pas à bout. Eglé va chez une vieille femme qui n'habitait pas loin..., une magicienne.

« Petite mère, petite fleur, s'il-te-plaît, dis-moi comment filer cette quenouillée de soie ».

La vieille femme lui dit immédiatement ce qu'il faut qu'elle fasse : « Jette-la dans le feu et c'est tout. Autrement jamais tu ne la finiras ». Rentrée chez elle, elle jette la quenouillée dans le four qu'elle a allumé pour cuire la pain. Les fils de soie s'effilochent tout de suite et Eglé voit, tel un grand battoir, un crapaud se tordre dans le feu : pendant qu'elle filait le crapaud laissait sortir de nouveaux fils de soie de son corps. Ayant de cette façon fini de filer, Eglé supplie de nouveau son époux ».

Cette fois il lui impose une nouvelle épreuve : user une paire de chaussures de fer. Ce qu'elle résout de nouveau grâce à la vieille.



Puis une autre épreuve qui consiste à cuire du pain sans les instruments nécessaires pour l'opération - la vieille lui conseille d'enduire le tamis de levain, ainsi il retiendra l'eau. Elle obtient enfin la permission de partir. « Son époux l'accompagne ; il l'emmène jusqu'au rivage de la mer et, en prenant congé, il lui ordonne de ne pas rester dans son pays plus de trois jours et de rentrer ensuite avec les enfants à la maison :

« Quand tu reviendras, pars seule avec les enfants sans être accompagnée et, arrivée au bord de la mer, appelle-moi ainsi : « Žilvinas, cher Žilvinas, si tu es vivant écume de lait, si tu es mort écume de sang » (il le chante). Et si tu vois que sur la mer arrive l'écume de lait, sache que je suis vivant ; si c'est l'écume de sang, c'est que j'ai été tué. Et vous enfants, ne dites surtout à personne comment il faut m'appeler ». ... Son retour au pays soulève une joie inénarrable ; tous ceux de son lignage, toute sa parenté et tous les voisins se réunissent pour la rencontrer, pour l'interroger sur sa vie avec les serpents. Elle raconte et raconte...

Elle ne sait même pas comment les neuf jours passent. Pendant ce temps, ses frères, ses sœurs et ses parents se demandent ce qu'ils pourraient bien faire pour qu'elle n'ait pas à repartir, et ils décident qu'il faut d'abord connaître le nom de l'époux d'Eglé et savoir comment elle l'appellera quand elle reviendra au bord de la mer... Ils demandent tout d'abord au fils aîné, Chêne, de les accompagner dans la forêt ; ils l'entourent et le maltraitent, mais le garçon fait semblant de ne rien savoir... ils le frappent de verges, que ne lui font-ils pas, mais ils ne peuvent rien en tirer. En le laissant partir à la maison, ils lui disent qu'il a intérêt à ne rien en dire à sa mère.

Le deuxième jour, ils emmènent Frêne, ensuite Bouleau, mais de ceux-là non plus ils n'apprennent rien. En fin de compte, ils persuadent la cadette, Tremble, de les suivre. Au début, elle aussi dit qu'elle ne sait rien mais, voyant qu'ils sortent les verges de sous leur veste, elle raconte tout. Sans plus tarder, les douze frères prennent des faux et partent vers le bord de mer. Sur le rivage, ils appellent : « Žilvinas, cher Žilvinas--- » Dès qu'il arrive, les hommes se précipitent et le mettent en pièce.

Puis, rentrés à la maison, ils ne disent rien à Eglé de ce qu'ils ont fait. Les neuf jours passent. Eglé prend congé de toute sa parenté, va au bord de la mer et, là, appelle son époux :

« Žilvinas, cher Žilvinas... »

La mer remue, bouge depuis ses profondeurs et Eglé voit, s'avançant avec les vagues, l'écume de sang. Et elle entend la voix de son époux : « Tes douze frères m'ont mis en pièces avec leurs faux ; ma devise leur a été donnée par Tremble, notre fille bien-aimée ».

Eglé se met alors à pleurer et, se tournant vers ses enfants, elle déclare :

« Que tu trembles comme un tremble, Que tu trembles jour et nuit, Que la pluie te lave la bouche, Que le sang te peigne les cheveux. Vous, mes fils, dressez-vous en arbres robustes. Moi, votre mère, je serai sapin ».

À peine l'eut-elle dit que cela arrive : le chêne, le frêne et le bouleau sont les plus robustes de nos arbres ; le tremble, même aujourd'hui, se met à trembler au moindre souffle de vent »!.



*Dans d'autres versions, Eglé se change en un autre arbre, ou encore en coucou.*